

L'EFFET LE CLÉZIO

Quel est le plus grand écrivain vivant de langue française ? Question absurde, évidemment : rien de plus subjectif, relatif et fluctuant que la bourse des valeurs littéraires. Néanmoins, l'enquête que le magazine *Lire* a menée à ce sujet voici un an auprès de ses lecteurs constitue un indicateur intéressant des tendances actuelles du grand public lettré. S'il paraît vain d'espérer ériger les goûts du jour en repères stables, il n'est pas sans pertinence de s'interroger sur les critères qui servent aujourd'hui à définir la « bonne » littérature.

Alors tenez-vous bien, voici le hit-parade qu'a publié la revue susmentionnée dans son numéro de décembre 94. Numéro un incontesté, Jean-Marie Gustave Le Clézio avec 13 % des voix, suivi de Julien Green et de Jean d'Ormesson à égalité (10,9 %), puis de Julien Gracq (10,1 %) puis, dans le désordre, de Gioran, Duras, Fernandez, Marceau, Pennac, Quignard, Tournier et Troyat (tous plus de 2,5 %). Suit un sextuor composé de Bobin, Del Castillo, Germain, Guillevic, Juliet et Kundera (n'oublions pas que ce dernier écrit désormais en français), puis une trentaine d'auteurs qui recueillent moins de 1,5 % des suffrages.

Que retenir d'un tel classement ? Pour ma part, quatre choses me frappent :

1. Ce palmarès fait la part belle aux auteurs de chez Gallimard, puisque, si je compte bien, sur les dix-huits premiers cités, onze ont vu la plupart de leurs livres publiés dans la collection blanche... Pas de doute, le mythe selon lequel le cénacle de la rue Sébastien-Bottin constitue la « banque centrale de l'édition française » a encore de beaux jours devant lui.

2. Les quelque cinquante auteurs cités sont pratiquement tous des romanciers. Seuls déparent ici l'auteur d'aphorismes Cioran, décédé depuis lors, seul non-romancier du top-12, et les poètes Guillevic et Bobin, classés entre la 13^e et la 18^e place. S'en étonnera-t-on ? Il y a belle lurette (hélas) que la poésie n'occupe plus la une des médias littéraires, et le sort du théâtre contemporain ne paraît guère plus enviable : depuis la mort de Beckett, d'Ionesco et de Koltès, combien de lecteurs seraient capables de citer le nom d'un grand dramaturge francophone vivant ? Pour l'immense majorité de nos contemporains, être écrivain aujourd'hui équivaut presque nécessairement à écrire des romans. S'il a longtemps constitué un genre mineur, le roman paraît aujourd'hui solidement installé au sommet de la hiérarchie des formes littéraires.

3. On ne s'étonnera pas non plus de constater que les auteurs plébiscités sont non seulement d'honnêtes écrivains, mais également presque tous de gros succès de librairie. Gracq fait ici exception, puisque *Le rivage des Syrtes*, sa seule œuvre qui ait joui d'une notoriété importante, ne s'est guère vendu mieux que les autres prix Goncourt, et que le refus de l'auteur de paraître en édition de poche a confiné son lectorat au domaine des *happy few*. Mais la discrétion éditoriale du grand Julien est aujourd'hui compensée par le prestige que lui confère son entrée de son vivant dans la bibliothèque de la Pléiade.

Gracq fait partie de ces auteurs d'exception que peu de gens connaissent intimement, mais dont nul ne conteste la valeur. Ainsi, même dans ce dernier cas, tout semble indiquer que le classement de *Lire* est avant tout un hit-parade de notoriété. Certes, le succès n'est pas exclusif de la qualité ; on remarquera simplement que les auteurs prisés par le grand public ont en commun leur grande lisibilité et même le classicisme de leur style : Duras et Bobin mis à part (et encore), on ne trouve guère

parmi eux d'épigones de Mallarmé, de Faulkner ou de Joyce.

Un classement tout différent aurait certes été envisageable. Auriez-vous été surpris si, au lieu des nominés, on avait trouvé les noms de Nathalie Sarraute,

Tahar Ben Jelloun, Philippe Sollers, Frédéric Tristan, Hector Bianciotti ou Claude Simon, prix Nobel de littérature ? Non ? Pourtant, ces cinq auteurs présentent la caractéristique remarquable d'être absents des cinquante-et-un écrivains cités dans le référendum. Les lecteurs de *Lire* trouvent tout naturel de les faire passer après Philippe Delerm, Pierre Gascar, Philippe Labro, Michèle Manceaux,

Robert Merle, Henri Montagu, Pierre-Jean Rémy, Yves Simon... *No comment*, comme dirait John Major.

4. Il n'y a pas que les lecteurs de *Lire* qui prisent Le Clézio. Une enquête menée en juillet 94 auprès de 23.660 professeurs de l'enseignement secondaire à l'initiative des éditions Gallimard (encore elles) place l'auteur de *Désert* en tête des écrivains français vivants que les enseignants seraient heureux de voir apparaître dans la collection « Les écri-

LE SUCCÈS DE
LE CLÉZIO A BEAU
ÊTRE AMBIGU,
LES BONNES
RAISONS NE
MANQUENT PAS
POUR JUSTIFIER
QU'ON LE
CÉLÈBRE MALGRÉ
TOUT.

vains du bac» (avec 9% des suffrages, devant Duras, 7%, et Modiano, 3%).

Si l'on en croit certains témoignages publiés par *Lire*, ce plébiscite des enseignants trouve un certain écho chez leurs élèves. Ainsi, Marion B., 15 ans, affirme qu'à son avis, «c'est sans conteste Le Clézio le plus grand écrivain vivant actuellement», et elle ajoute : «Il emploie un vocabulaire juste et précis mais ne tombe cependant pas dans un pointillisme qui pourrait être ennuyeux, ce juste équilibre permet à notre esprit de dévier, de vagabonder à sa guise».... Je me réjouis vivement de ce qu'il existe une lectrice de 15 ans déjà capable d'un tel discernement et dotée d'un tel vocabulaire; néanmoins, quelle est la portée réelle de son témoignage ? Mlle B. connaît-elle tellement d'autres auteurs contemporains ? Et puis, pour une surdouée qui pense que «les sujets des romans de Le Clézio correspondent tout à fait aux préoccupations des jeunes de [son] âge», combien n'y a-t-il pas d'adolescents qui tiennent *Désert*, *Le chercheur d'or* ou *Étoile errante* pour des romans «barbants» très éloignés de leurs intérêts ?

Une autre question dès lors : la fortune scolaire de JMGLC ne viendrait-elle pas surtout de ce que, par son humanisme, son sens de la spiritualité, de la contemplation... et son éminente «glosabilité», cet auteur apparaît aux enseignants comme un support idéal pour former le goût littéraire et moral des jeunes ? Je m'empresse de préciser qu'à

mes yeux, cette hypothèse n'a rien d'infamant : qu'un auteur soit porteur de sens aux yeux des pédagogues ne fait, pour moi, qu'ajouter à sa valeur. Du reste, les raisons proprement littéraires ne manquent pas pour justifier que l'on introduise Le Clézio dans les classes. Comme l'écrit Pierre Lepape dans la chronique du *Monde des Livres* qu'il a consacrée au dernier livre de l'écrivain, *La quarantaine*, «J.M.G. Le Clézio est notre seul grand romancier depuis longtemps à vouloir faire marcher d'un même pas la fiction en prose et la plus haute poésie» (*Le Monde* du 20 octobre 95).¹

D'accord donc, mille fois, pour célébrer et enseigner Le Clézio... pourvu que ce soit avec un minimum de réalisme et de prudence. Une œuvre comme la sienne requiert, plus que toutes les autres, d'être approchée et goûtée gratuitement pour pouvoir produire ses effets. Ne serait-il pas paradoxal que cet auteur qui préconise le retrait du monde et le temps arrêté se trouve érigé au rang d'«écrivain du bac», de matière d'étude obligatoire censée garantir la réussite scolaire des potaches français ? Faire de Le Clézio l'objet d'un savoir imposé, ce serait peut-être la meilleure manière de montrer que l'on n'a rien compris à son œuvre !

Jean-Louis Dufays ♦

(1) Voir également l'analyse de *La quarantaine* dans ce numéro.